

—Oh ! parbleu, celle que vous m'avez faite à Versailles, dans les antichambres du roi. Le jour où l'on mangerait la fameuse culotte devait, vous l'avez promis, éclairer le bonheur du chevalier. Or, la culotte a subi son malheureux destin ; donc je suis en droit de vous sommer de tenir votre parole.

M. de Marcieu ne pouvait rester spectateur indifférent de ce débat. Il se leva, et, tout en promenant sur les convives un regard chargé de colère :

—Madame, dit-il, permettez aussi que je fasse valoir mes droits. Tout à l'heure, en revenant de la chasse, vous vous êtes formellement engagée à m'accorder la main de Mlle. votre fille avant un mois. Ne suis-je pas également fondé à vous sommer de tenir votre parole ?

Avant que la marquise eût répondu, un valet entra dans la salle, précédant un courrier à la livrée du roi de France.

Celui-ci remit au comte un papier scellé aux armes de Louis quatorze.

L'attention redoubla. Le plus grand silence régna parmi les convives.

M. de Marcieu ouvrit la dépêche royale et la parcourut avec agitation.

Cette lecture parut produire sur lui une impression profonde. Il devenait tout blême, et une sueur froide inondait son front.

Quand il eut terminé, il lança à Richelieu un regard foudroyant ; puis, d'une voix qu'il ne put s'empêcher, en dépit de sa politesse exquise, de rendre saccadée et sourde :

—Maréchal, dit-il, ce pli me prouve, une fois encore, que votre faveur est plus précieuse que jamais. Si vous servez cordialement vos amis, vous n'épargnez guère ceux qui ont le malheur de vous déplaire.

Et se retournant vers la marquise :

—Madame, dit-il, S. M. m'accorde une distinction des plus flatteuses, mais qui aura pour effet de m'éloigner aussitôt de Paris. Voici ma nomination à l'ambassade d'Espagne. Vingt-quatre heures seulement me sont accordées pour me présenter à Versailles, recevoir les dépêches et les instructions qui me sont nécessaires, et me diriger vers ma destination. Le but du maréchal est atteint, comme vous voyez, puisqu'en partant je laisse le champ libre à mon rival.

Mais son triomphe n'est pas encore assuré et il dépend de vous de me retenir à Paris. Mon âge et mes blessures gagnées au service du roi, peuvent me servir d'excuses légitimes, si je refuse l'insigne honneur qu'il veut bien me faire. J'attends donc votre réponse pour formuler la mienne.

Ces paroles furent suivies d'un murmure confus. Tous les conviés, les femmes surtout, oublièrent en ce moment le danger que leur réservait le ressentiment d'un homme aussi redoutable que M. de Marcieu. A défaut d'un autre langage, leurs yeux sollicitaient vivement la marquise en faveur des deux amans.

Celle-ci venait de prendre résolument son parti, en véritable femme de cour qu'elle était.

L'élévation du chevalier au grade de colonel ; l'héritage considérable qu'il venait de faire par la mort de son oncle ; le titre de comte qu'il avait présentement le droit de porter, changeaient complètement la face des choses.

Ce n'était plus maintenant un jeune cadet sans fortune, ne possédant au soleil que son manteau et son épée.

Le chevalier de Khéruef devenu comte de Vauxclair, méritait bien qu'on s'intéressât à ses amours.

Telle était l'opinion de Mme de Monluc.

Ajoutez à ces considérations, si puissantes déjà, que la distinction accordée à M. de Marcieu frisait de bien près la disgrâce, et que son ambassade ressemblait furieusement à un exil.

Or, en bonne mère, pouvait-elle consciencieusement choisir pour gendre un homme qui n'était plus dans la faveur du roi ?

La marquise avait donc changé complètement ses intentions à l'égard du protégé de Richelieu, lorsque M. de Marcieu lui demandait une réponse. Elle n'hésita pas à s'expliquer catégoriquement.

—J'en suis fâchée pour vous, comte, dit-elle, mais une Monluc n'a que sa parole, vous ne l'ignorez pas.

—C'est aussi votre parole que j'invoque, observa M. de Marcieu.

—L'engagement pris envers M. le maréchal est antérieur à celui que vous rappelez, comte ; ainsi je me trouve contrainte de renoncer aux projets dont je vous ai entretenu en revenant de la chasse. Veuillez accepter mes excuses, et croyez bien que je n'en serai pas moins votre sincère amie.

Le comte n'avait pas besoin d'en entendre davantage.

Dans ce moment, qui détruisait toutes ses espérances, il réussit à vaincre l'impétuosité des sensations qui remplissaient son âme.

Peut-être que l'ambition avait lutté avec avantage contre l'amour.

Peut-être était-il trop fier pour laisser deviner ce qui se passait en lui.

Quoi qu'il en soit, prétextant la nécessité de veiller au préparatifs de son départ, il prit congé de la société et sortit de la salle.

Quelques minutes après on entendait le galop de son cheval qui l'emportait vers Paris.

Chacun vanta alors librement, et sans contrainte l'habileté de Richelieu, et prédit aux deux amans le sort le plus heureux.

—Comme tout s'enchaîne pourtant dans ce bas monde, dit M. de Biron. Sans la culotte, point de railleries ; sans railleries, point d'engagement formel de la part de la marquise ; sans engagement, point de mets génois, et sans mets génois, point de mariage entre M. de Khéruef et Mlle de Monluc.

—Vous le voyez donc, et Voltaire avait raison de le soutenir, répliqua le duc : tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

—Le mets génois excepté ! observa la duchesse de Mailly.

La marquise s'adressa alors à Richelieu.

—Maréchal, maréchal, dit-elle, je vous pardonne volontiers le stratagème employé pour vous débarrasser de Marcieu ; mais votre plat diabolique me restera long-temps sur le cœur. Tenez-le-vous pour dit : je me vengerai.

Je n'ai pas à craindre, du moins, que vous m'appliquiez la peine du talion, dit le duc en souriant.

—Vous croyez ?

—Mais sans doute, puisqu'il vous manque et le cuisinier génois et la culotte.

CHARLES EXPILLY.